

Buridan ajoute toutefois qu'il ne faut pas oublier, lorsque l'on étudie l'âme, de commencer par étudier d'abord le terme *âme* et, évidemment, le terme *corps* ainsi que le terme *matière*. Dans la Question 1 de la présente version (qui est la dernière version) de ses *Questions sur le Traité de l'âme d'Aristote*, il fait remarquer que l'objet premier de la science de l'âme, c'est le terme *âme*, autrement dit, il faut bien s'entendre sur la signification de ce terme-là et bien délimiter ce à quoi il renvoie, ce pour quoi il suppose, comme on le dirait dans le langage typique du XIII<sup>e</sup> et surtout du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>(3)</sup>. Il dit ceci (p. 68) :

Dès lors, il faut, en réponse à la question, affirmer avec assurance que l'âme, c'est-à-dire le terme *âme*, doit être posée comme étant le sujet propre de cette science, car c'est cela qui est envisagé en premier lieu et principalement dans cette science; et on n'affirme rien d'autre en étudiant cette science que l'attribution à ce sujet. Par conséquent, cette science est également dite une en raison de l'unicité de ce terme et de l'attribution des autres choses à ce terme, comme <lorsqu>'on dit d'une armée qu'elle est une en raison de l'unicité du chef et de l'ordonnement des autres choses à celui-ci. Cette science est également dite une et distincte des autres <sciences> en raison de ce qui distingue ce terme des autres termes envisagés en premier lieu dans les autres sciences [...].

Dans les autres versions, il insiste moins sur le caractère logique de cette étude, se contentant de dire que l'âme est le sujet premier de la recherche anthropologique et psychologique<sup>(4)</sup>.

Cela étant bien précisé, le maître picard s'interroge sur la nature de cette âme. Elle est, affirme-t-il, intellectuelle, c'est-à-dire capable de compréhension, d'intellection des choses, et capable de rendre raison des choses pensées. Elle est même en mesure de se penser elle-même. En cela, elle se différencie nettement de l'âme sensitive de l'animal, laquelle n'est jamais apte à se saisir elle-même réflexivement de ce

<sup>(3)</sup> La supposition est un acte linguistique de désignation d'un objet de connaissance. Buridan, dans le «Traité des suppositions» de ses *Petites Sommes de logique* (pp. 323-418), distingue entre la *supposition matérielle*, qui est autonome, autrement dit autoréférentielle, et la *supposition personnelle*, qui renvoie à l'objet cognitif d'un sujet ou d'un prédicat dans la proposition. Ockham et ses sectateurs, voire quelques-uns de leurs prédécesseurs, ajoutent la *supposition simple*, qui renvoie au concept du terme envisagé. Pour Buridan, il y a coïncidence entre la supposition simple et la supposition matérielle, puisque le terme pris de façon autonome correspond toujours au concept du même terme.

<sup>(4)</sup> C'est-à-dire dans les trois versions (première lecture, Lokert, deuxième lecture) qui précèdent la présente version (dernière lecture).

qu'elle sent, même si elle est capable d'exercer un certain jugement (comme celui, par exemple, de discerner ce qui la menace ou de reconnaître son maître, du moins quand il s'agit d'un animal domestique).

### *Éléments d'épistémologie*

Maintenant, en quoi consiste l'intellection ? C'est la saisie du réel par la pensée. Buridan distingue constamment trois niveaux dans cet acte de l'esprit. Le contact avec la réalité extérieure; la saisie de celle-ci par la conceptualisation au moyen de l'abstraction; le langage. Lorsque nous rencontrons une chose dont nous faisons l'expérience, nous la conceptualisons, autrement dit nous en tirons un concept qui représente la chose dans notre intellect. À partir de là, nous organisons ces concepts pour en faire un complexe signifiant, autrement dit une proposition. Ensuite, nous donnons ou nous refusons notre assentiment à cette proposition en introduisant la notion de vérité et de fausseté. Le vrai, nous dit Buridan, à la suite d'Aristote, n'existe que dans la pensée explicitée en une proposition. Dans son *Traité des suppositions des Petites Sommes de logique* (chap. 1, 3<sup>e</sup> partie, p. 327), il dit ceci :

En effet, si une proposition vocale est vraie, ce n'est que parce qu'elle signifie une proposition mentale vraie de la part du locuteur, ou parce qu'elle constitue une proposition mentale vraie dans l'esprit de l'auditeur.

Ce n'est que par métaphore que nous pouvons dire d'un objet qu'il est vrai.

La conceptualisation comprend elle-même deux niveaux : celui de la première intention, qui est la saisie première des choses par l'intellect, à savoir la conceptualisation, et la seconde intention, qui est la conceptualisation de la conceptualisation, ou le sens second du concept. Dans un premier temps, par exemple, on dira propositionnellement qu'une chose est belle; dans un second temps, on parlera de la beauté de cette chose, qui est la généralisation du caractère beau d'une chose. C'est ici que se situe la question des universaux, qui sont des concepts génériques. Le problème est alors de connaître le statut ontologique de ces notions. Car la science est une connaissance qui ne se penche pas sur les singuliers («les sciences ne se penchent absolument pas sur les singuliers», dit-il dans la Q. 5 du L. I de la présente version de ses *Questions sur le Traité de l'âme*, mais sur les concepts universels »).